

Tracy Chevalier

Le récital des anges



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Tracy Chevalier

Le récital des anges

*Traduit de l'américain
par Marie-Odile Fortier-Masek*

Quai Voltaire

Titre original :

FALLING ANGELS

Harper Collins Publishers, London.

© *Tracy Chevalier, 2001.*

© *Quai Voltaire/La Table Ronde, 2002.*

Tracy Chevalier est américaine et vit à Londres depuis 1984 avec son mari et son fils. Son roman *La jeune fille à la perle* a rencontré un succès international.

Pour JONATHAN, encore.

JANVIER 1901

KITTY COLEMAN

Je me suis réveillée ce matin avec un inconnu dans mon lit. Cette tête blonde n'était manifestement pas celle de mon mari. Devrais-je m'en offusquer ou m'en amuser ?

Très bien, pensai-je, voilà une façon originale de commencer le siècle.

Me souvenant alors de la veille au soir, j'ai eu un haut-le-cœur. Où Richard se trouvait-il dans cette immense maison et comment étions-nous censés revenir à la case départ ? Tout le monde ici, y compris l'homme à mes côtés, était bien plus expert en la matière que moi. Que nous. Richard avait eu beau frimer hier soir, il ne s'y connaissait pas plus que moi, disons qu'il était plus enthousiaste. Beaucoup plus enthousiaste. De quoi m'inciter à réfléchir.

Je poussai du coude le dormeur, d'abord avec douceur puis plus énergiquement jusqu'à

ce qu'il finisse par se réveiller avec un grognement.

« Sortez d'ici », ordonnai-je. Et il obtempéra sans murmurer. Dieu merci, il n'essaya pas de m'embrasser. Je ne saurai jamais comment j'ai pu supporter cette barbe toute la nuit. Sans doute le bordeaux avait-il aidé. J'avais les joues rouges tant elles étaient égratignées.

Quand Richard arriva quelques minutes plus tard, tenant ses vêtements roulés en boule, je pus à peine le regarder. J'étais à la fois embarrassée et en colère — en colère de me sentir embarrassée sans que lui-même le fût. C'était d'autant plus rageant qu'il se contenta de m'embrasser en murmurant « Bonjour, chérie », et se mit à s'habiller. Je pouvais sentir son parfum à elle dans le cou de Richard.

Et pourtant je ne pouvais rien dire. Comme je l'ai souvent répété, j'ai l'esprit large, je m'en fais un point d'honneur. Aujourd'hui, je m'en mords les doigts.

Allongée, je regarde Richard s'habiller et je me surprends à penser à mon frère. Harry n'avait de cesse de me taquiner car, à l'en croire, je pensais trop, mais il refusait d'admettre qu'il m'y incitait. À quoi ont servi toutes ces soirées passées à réviser avec moi ce que ses professeurs lui avaient appris le matin

même — il prétendait que c'était pour l'aider à s'en souvenir — si ce n'est à m'apprendre à réfléchir et à dire ce que je pense ? Peut-être le regretta-t-il par la suite. Je ne le saurai jamais. Je sors à peine de son deuil, mais il m'arrive d'avoir encore l'impression de serrer dans ma main ce télégramme.

Harry serait mortifié de voir où m'ont menée ses préceptes. Non qu'il faille être bien malin pour ce genre de choses : la plupart de ceux qui sont en bas, y compris ma barbe blonde, sont bêtes à bouffer du foin. Pas un avec lequel j'aurais pu avoir une conversation intelligente, j'ai dû me consoler avec le vin.

À vrai dire, je suis soulagée de ne pas appartenir à ce lot, barboter à l'occasion dans ses bas-fonds me suffit amplement. Peut-être Richard a-t-il une perspective différente, mais s'il voulait mener cette sorte de vie, il n'a pas épousé la femme qu'il lui fallait. À moins que ce ne soit moi qui aie mal choisi, même si jamais cela ne m'eût effleuré l'esprit à l'époque où c'était l'amour fou entre nous.

Sans doute Richard m'a-t-il poussée à faire cela pour me prouver qu'il n'était pas aussi conventionnel que je le craignais, mais cela a produit sur moi l'effet inverse. Il est devenu tout ce que je n'aurais jamais imaginé qu'il deviendrait lorsque nous nous sommes mariés : il est devenu ordinaire.

Je me sens franchement à plat ce matin. Daddy et Harry se seraient moqués de moi, mais je croyais sans rien en dire que le changement de siècle en amènerait un en chacun de nous. Que l'Angleterre se débarrasserait comme par miracle de sa vieille houppelande noire élimée, laissant apparaître une nouvelle tenue étincelante. Le vingtième siècle n'a que onze heures, et pourtant je sais très bien que rien n'a changé sauf un chiffre.

En voilà assez. Ils doivent monter à cheval aujourd'hui, ce qui n'est pas pour moi. Je me réfugierai avec ma tasse de café dans la bibliothèque, vide sans aucun doute.

RICHARD COLEMAN

Je pensais que le fait de me savoir avec une autre femme ramènerait Kitty, que la jalousie m'ouvrirait à nouveau la porte de sa chambre. Quoi qu'il en soit, quinze jours plus tard, elle ne m'a pas plus laissé y pénétrer qu'avant.

Je n'aime pas à croire que je suis un homme désespéré, mais je ne comprends pas pourquoi ma femme est aussi difficile. Je lui ai assuré une vie décente et pourtant elle est malheureuse, même si elle ne peut, ni ne veut, dire pourquoi.

Voilà de quoi inciter n'importe quel homme

à changer de femme, ne fût-ce que pour une nuit.

MAUDE COLEMAN

En voyant l'ange sur la tombe à côté de la nôtre, papa s'est écrié : « Que diable ! »

Maman s'est contentée de rire.

Je l'ai regardé sous toutes les coutures, à m'en dévisser le cou. Il était là suspendu au-dessus de nous, le pied en avant, la main tendue vers le ciel. Il portait une longue robe à l'encolure carrée, ses cheveux défaits flottaient sur ses ailes. Il regardait en bas, dans ma direction, mais j'avais beau le fixer, il ne semblait pas me voir.

Maman et papa se sont mis à discuter. Papa n'aime pas l'ange, je ne sais pas si mère l'aime ou non, elle n'a rien dit. Je crois que l'urne que papa a fait mettre sur notre tombe la gêne davantage.

J'aurais voulu m'asseoir, mais je n'ai pas osé. Il faisait très froid, trop froid pour s'asseoir sur la tombe, et puis la reine est morte, ce qui, je crois, signifie que personne ne peut ni s'asseoir, ni jouer, ni se permettre le moindre laisser-aller.

J'ai entendu sonner les cloches hier soir quand j'étais au lit et, en entrant ce matin

dans ma chambre, Nanny m'a dit que la reine était morte dans la nuit. J'ai mangé très lentement mon porridge, je voulais voir s'il avait un goût différent maintenant que la reine est morte, mais il avait le même goût, trop salé. Mrs. Baker le prépare toujours comme ça.

Tous ceux que nous avons croisés en nous rendant au cimetière étaient en noir. Je portais une robe de laine grise et un tablier blanc, je les aurais sans doute mis de toute façon, mais, d'après Nanny, une petite fille pouvait les porter quand quelqu'un était mort. Les petites filles n'ont pas à se mettre en noir. Nanny m'a aidée à m'habiller. Elle m'a permis de porter mon manteau écossais noir et blanc et le chapeau assorti, mais elle n'était pas sûre pour mon manchon en lapin, aussi ai-je dû demander à maman qui a répondu que peu importait ma tenue. Maman avait une robe de soie bleue et un châle, ce qui n'a pas plu à papa.

Tandis qu'ils discutaient au sujet de l'ange, j'ai enfoui mon visage dans mon manchon. La fourrure est toute douce. Soudain, j'ai entendu un bruit, comme des petits coups sur une pierre. J'ai levé la tête et j'ai vu une paire d'yeux bleus qui m'observaient par-dessus la sépulture à côté de la nôtre. Je les regardai fixement et le visage d'un garçon a alors surgi derrière la tombe. Ses cheveux étaient pleins

de boue et ses joues en étaient barbouillées elles aussi. Il m'a adressé un clin d'œil, puis il a disparu derrière la tombe.

J'ai regardé maman et papa, ils avaient fait quelques pas dans l'allée afin de voir l'ange sous un autre angle. Ils n'avaient pas remarqué le garçon. J'ai marché à reculons entre les tombes, sans les lâcher des yeux. Une fois que j'ai été sûre qu'ils ne me voyaient pas, je me suis esquivée derrière la pierre tombale.

Le garçon était adossé à celle-ci, assis sur ses talons.

« Pourquoi as-tu de la boue dans les cheveux ? lui ai-je demandé.

— J'étais dans une fosse », a-t-il répondu.

Je l'ai regardé de près. Il était couvert de boue, il en avait sur sa veste, sur ses genoux, sur ses chaussures et jusque sur ses cils.

« Je peux toucher la fourrure ? demanda-t-il.

— C'est un manchon, dis-je. Mon manchon.

— Je peux le toucher ?

— Non. » M'en voulant alors de lui avoir répondu ça, je lui tendis le manchon.

Le garçon cracha sur ses doigts, les essuya sur sa veste, puis il tendit la main et caressa la fourrure.

« Qu'est-ce que tu faisais dans une fosse ? demandai-je.

— J'aidais l'père.

— Qu'est-ce qu'il fait, ton père ?

— Il creuse les tombes, tiens ! Je l'aide. »

Nous entendîmes alors une espèce de miaulement de chat. Nous jetâmes un coup d'œil par-dessus la tombe. Une fillette se tenait dans l'allée, elle me regarda droit dans les yeux, de la manière dont j'avais regardé le garçon. Toute vêtue de noir, elle était très jolie avec ses yeux bruns qui brillaient, ses longs cils et sa peau nacrée. Ses cheveux châains étaient longs et bouclés, beaucoup plus beaux que les miens, raides comme des baguettes de tambour et d'une couleur indéfinissable. Grand-mère appelle ça un blond délavé, c'est peut-être vrai mais pas très gentil. Grand-mère dit toujours tout ce qui lui passe par la tête.

La fille me rappelait mes chocolats préférés, fourrés à la noisette, et j'ai tout de suite su, rien qu'à la voir, que je voulais en faire ma meilleure amie. Je n'ai pas de meilleure amie et je prie le ciel de m'en donner une. Je me suis souvent demandé, tandis qu'assise à St. Anne's je grelottais (pourquoi fait-il toujours aussi froid dans les églises ?), si les prières ça marche vraiment, eh bien on dirait, cette fois, que le bon Dieu m'a exaucée.

« Voyons, sers-toi de ton mouchoir, Livy ! Ah ! La gentille petite fille ! » La mère de la fillette remontait l'allée en tenant la main d'une enfant plus jeune. Un grand gaillard, à

la barbe rousse, les suivait. La plus jeune des filles n'était pas aussi jolie. Elle avait beau ressembler à l'autre, elle n'avait ni le menton aussi fin, ni les cheveux aussi bouclés, ni les lèvres aussi pulpeuses. Ses cheveux étaient plus mordorés que châains et elle regardait tout comme si rien ne pouvait la surprendre. Elle nous repéra vite, le garçon et moi.

« Lavinia », reprit la plus grande, en haussant les épaules et en rejetant la tête en arrière, ce qui fit frissonner ses boucles. « Écoutez, mère, je veux que papa et vous m'appeliez Lavinia et non pas Livy. »

Je décidai donc sur-le-champ que je ne l'appellerais jamais Livy.

« Ne manque pas de respect envers ta mère, Livy, dit l'homme. Pour nous, tu es Livy, un point c'est tout. Livy c'est un très joli nom, tu sais. Quand tu seras grande, nous t'appellerons Lavinia. »

Lavinia regarda le sol en fronçant les sourcils.

« Et maintenant, arrête de pleurer, poursuivit-il. Elle a été une bonne reine et elle a vécu longtemps, mais une petite fille de cinq ans n'a pas besoin de pleurer comme une madeline. Et puis tu vas effrayer Ivy May. » Il hocha la tête en direction de la sœur.

Je regardai à nouveau Lavinia. Pour autant que je sache, elle ne pleurerait pas du tout, elle

entortillait un mouchoir autour de ses doigts, je lui fis signe de venir.

Lavinia sourit. Sitôt que ses parents eurent le dos tourné, elle sortit de l'allée et alla nous rejoindre derrière la tombe.

« J'ai cinq ans moi aussi, dis-je, une fois qu'elle fut à côté de nous, et en mars j'aurai six ans.

— Pas possible ! dit Lavinia. Figure-toi que moi, en février, j'aurai six ans.

— Pourquoi tu appelles tes parents mère et père ? Moi j'appelle les miens maman et papa.

— Mère et père, c'est beaucoup plus élégant. » Lavinia avait les yeux rivés sur le garçon à genoux près de la tombe. « Dis-moi, s'il te plaît, comment t'appelles-tu ?

— Maude, répondis-je avant de me rendre compte qu'elle s'adressait au garçon.

— Simon.

— Tu es très sale.

— Arrête », dis-je.

Lavinia me regarda.

« Arrête quoi ?

— C'est un fossoyeur, c'est pour ça qu'il est tout couvert de boue. »

Lavinia recula d'un pas.

« Apprenti fossoyeur, rectifia Simon. J'ai commencé par être pleureur pour les entrepreneurs de pompes funèbres, mais l'ère m'a

emmené avec lui sitôt que j'ai su m'servir d'une bêche.

— Il y avait trois pleureuses à l'enterrement de ma grand-mère, dit Lavinia. L'une d'elles a même été fouettée pour avoir ri.

— Ma mère dit qu'il n'y a plus beaucoup d'enterrements comme ça, ajoutai-je. Elle dit que ça coûte trop cher et qu'on ferait mieux de dépenser cet argent pour les vivants.

— Dans notre famille, on a toujours des pleureuses aux enterrements. J'aurai des pleureuses au mien.

— Tu vas mourir ? demanda Simon.

— Bien sûr que non !

— Toi aussi, tu as laissé ta gouvernante chez toi ? » demandai-je, histoire de changer de sujet avant que Lavinia ne s'énerve et s'en aille.

Elle rougit. « Nous n'avons pas de gouvernante. Mère est parfaitement capable de s'occuper de nous elle-même. »

Je ne connaissais pas d'enfants n'ayant pas de gouvernante.

Lavinia regardait mon manchon. « Alors, tu l'aimes, mon ange ? demanda-t-elle. Mon père m'a laissée le choisir.

— Mon père ne l'aime pas, déclarai-je tout en sachant que je ne devais jamais répéter ce que papa avait dit. Il appelle ça des fadaïses sentimentales. »

Lavinia fronça les sourcils. « Si tu veux savoir, père déteste votre urne. Et puis, qu'est-ce qu'il a, mon ange ?

— Je l'aime, dit le garçon.

— Moi aussi, mentis-je.

— Je le trouve si joli, soupira Lavinia. Quand j'irai au ciel, je veux que ce soit un ange comme ça qui m'y emporte.

— C'est le plus joli du cimetière, dit le garçon et, crois-moi, je les connais tous. Il y en a trente et un. Vous voulez les voir ?

— Trente et un, c'est un nombre premier, dis-je. Ça n'est pas divisible par quoi que ce soit, sauf par un et par lui-même. » Papa venait de m'expliquer les nombres premiers, mais je n'avais pas tout compris.

Simon tira de sa poche un morceau de charbon et il se mit à dessiner à l'arrière de la pierre tombale. Il eut tôt fait de faire apparaître une tête de mort, avec des orbites toutes rondes et un triangle noir en guise de nez, des rangées de dents carrées et une ombre d'un côté du visage.

« Ne fais pas ça », dis-je. Il feignit de ne pas avoir entendu. « Tu n'as pas le droit.

— Bien sûr que si. Tant que je veux. Regarde-les tomber autour de toi. »

Je regardai celle de notre famille. Tout en bas du socle sur lequel reposait l'urne, on avait gravé une minuscule tête de mort. Papa serait